

« La critique aujourd'hui »

Stéphane Lépine

Numéro 47, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1988). Compte rendu de [« La critique aujourd'hui »]. *Jeu*, (47), 227–229.

«la critique aujourd'hui»

Revue *Corps écrit* n° 23, publiée par les Presses universitaires de France avec le concours du Centre national des lettres, septembre 1987, 160 pages.

corps et cris de la critique

Tout témoigne aujourd'hui d'un malaise de la critique qui déborde largement les frontières du théâtre et dont on peut voir les signes se multiplier un peu partout: numéros spéciaux de revues, articles, colloques, mais aussi féroces campagnes de haine menées contre certains critiques, insatisfaction des directeurs de théâtre, des praticiens et des spectateurs, climat de tension et d'interrogation qui explique sans doute en partie la parution de ce numéro de la revue *Corps écrit* consacré à «la critique aujourd'hui».

Cette revue trimestrielle, qui rassemble des textes et des essais critiques inédits autour d'un thème (la mémoire, le silence, le nom, la nuit, Théâtres, etc.), «se propose d'être un lieu de rencontre et d'échanges entre les diverses disciplines et l'univers de la création». Ainsi, dans ce numéro «critique», vers et proses côtoient des essais couvrant à peu près tous les champs de la critique (littéraire, théâtrale, picturale, chorégraphique, cinématographique, etc.). On y trouve des textes d'universitaires, des témoignages et des réflexions qui confrontent plus ou moins élégamment savoir et pratique.

Ce que l'on retient de ces vingt-trois textes? Devant l'évidence de la puissance d'impact et de séduction de la critique qui se pratique dans les grands médias et devant le peu

d'influence qu'exerce la critique universitaire ou spécialisée sur les choix — quantifiables — des «consommateurs d'art» (quelle horrible expression!), la critique en est venue à douter d'elle-même, de son rôle et de sa fonction dans ce rapport de force qu'elle a trop souvent avec les oeuvres et les auteurs, dont elle constate globalement qu'il évolue très vite au détriment de l'art.

En fait, la critique française donne aujourd'hui l'impression d'avoir perdu pied à son tour dans son mode d'appréhension des oeuvres, de n'être plus à la hauteur de ses propres exigences et de ce qu'on est en droit d'attendre d'elle. Dans un pays où la littérature se donne souvent des airs, des manières, où l'institution littéraire ne cesse de créer de nouveaux prix (plus de 300 furent décernés à l'automne 1987), de consacrer de jeunes auteurs et d'élever trop vite des monuments, la critique joue le jeu du vedettariat, obéit à la loi du *marketing* et n'occupe plus qu'un tout petit espace d'écriture par rapport au bombardement médiatique.

Réduite très souvent à un rôle de guide du consommateur, elle a la fâcheuse tendance de prendre l'art au jeu de la production et de cette couverture médiatique. Pourtant, la critique n'a-t-elle pas un rôle qui ne serait pas celui auquel s'attendent les attachés de presse? Lui est-il encore possible, dans des lieux de diffusion qui ne soient pas que les revues universitaires, de ne pas prendre les productions artistiques comme elles viennent, déjà découpées, «événementisées», que ce soit par *Apostrophes*, par la tenue d'une foire du livre, d'un festival ou par la renommée acquise d'un artiste? Car, s'il y a un élément de la situation actuelle qui semble inquiéter les collaborateurs de ce numéro (à commencer par Michel Mesnil), c'est que seuls les lecteurs «spécialisés» ont accès à la «vraie» critique et que tous les grands médias sont pollués par la présence de bonimenteurs. Là-bas, comme ici, la communication entre les artistes, leurs oeuvres et le public semble établie le plus

souvent par des gens pour qui l'art est un objet de consommation, qui se vend comme les autres. Dans ce contexte, il est devenu extrêmement difficile, même et surtout à une critique spécialisée, de créer sa propre conjoncture dans une conjoncture médiatique devenue, dans la réalité, beaucoup plus massive et efficace, malgré son mépris pour la culture en général et pour l'objet d'art (livre, production théâtrale, film, etc.), qui est, comme nous le savons, une marchandise qui se «monnaie» difficilement.

La critique «sérieuse», qui consiste à écrire sur ou à partir des oeuvres et des questions esthétiques qu'elles soulèvent, n'est plus capable de ralentir le mouvement. Sa lecture, au ralenti, ne fait pas le poids. Comme le souligne Marc LeBot dans «la critique et les médias», en lisant les journaux, en feuilletant les magazines et plusieurs revues dites spécialisées, en écoutant la radio et la télévision, on se rend compte que s'il est — rarement — question des productions artistiques, il n'est à peu près jamais question d'art. On s'aperçoit aussi que tout le monde exerce la critique de la même façon, en employant le discours publicitaire, véhicule premier du monde de la communication. On amplifie le mouvement qui va de plus en plus vite au lieu de le faire aller plus lentement. On préfère la publicité au discours critique, la promotion à la mise à distance; on préfère considérer les choses «en soi», c'est-à-dire sans tenir compte de la recherche théorique des fondements et des critères de la connaissance et de l'esthétique, plutôt que de saisir les dimensions historiques, éthiques et esthétiques que recèle toute oeuvre et de les polariser autour de la question du statut de l'oeuvre et de sa fonction dans l'histoire d'un peuple et dans celle des idées et des formes.

Dire qu'il y a crise de la fonction critique n'a pas de sens si on ne dit pas aussi qu'il y a une grande faiblesse du journalisme critique (la pauvreté des textes signés par les journalistes dans ce numéro en offre une preuve). Où sont donc les critiques qui ont

le goût et se font un devoir de travailler le message, de décrypter les sens, d'analyser la forme, de donner des clés? La critique universitaire et la critique spécialisée se livrent à cette tâche (pas toujours très bien, il faut l'avouer) mais qui y a accès? Manquent en France, comme au Québec, dans les lieux de haute diffusion, des critiques-traducteurs, des pédagogues sans théories préconçues, animés d'un goût très éclectique et dont le travail consisterait à entretenir un dialogue permanent avec le public. Mais une critique cultivée, ouverte, moderne, non dogmatique est-elle possible? Une activité de critique, à même de rendre compte de l'évolution de l'art, de donner aux «événements artistiques» un sens historique, est-elle viable dans un monde où la publicité tient place de culture, où la critique est quelque peu vampirisée par elle, mise en situation d'archaïsme, de vieille grille pédagogique qui n'a plus cours, maintenant que d'autres moyens de séduction triomphent.

Pour résumer la pensée qui unit tous les textes de ce numéro, avec la critique actuelle, l'art n'y gagne pas en approfondissement esthétique mais s'y retrouve en honorabilité culturelle et sociologique. Il y a bien certains critiques qui tentent de mettre un frein au mouvement médiatique, qui luttent contre la commercialisation des oeuvres et se refusent à l'utilisation de ce pouvoir qu'on leur accorde d'entamer l'image de ces oeuvres, de lui nuire ou, au contraire, de la flatter, de la vanter, mais leur désir de rompre avec la rhétorique publicitaire ou de ne rien sanctionner apparaît bien dérisoire. Qu'est-ce que c'est que de rajouter de la pensée sur de la publicité, de l'écriture au consensus? Faire passer une ligne d'écriture différente semble aujourd'hui devenu un acte d'héroïsme, complètement archaïque, et ce dans presque tous les lieux de diffusion de la pensée, du quotidien à la revue savante.

On a tendance à oublier que la critique est une activité d'écriture. Que la critique, est

comme toute forme d'art, ne sert à rien, qu'elle n'a aucune fonction sociale et économique. Ceux qui sont persuadés du contraire font de la critique un véhicule de vente, un moyen de sanction, s'arrogent la compétence de dicter à l'artiste ce qu'il doit faire ou éviter pour produire une oeuvre valable, créent des idoles, élisent et destituent des porte-étendard d'une pseudo-modernité. Dans *le Vol du vampire*, Michel Tournier fait la distinction entre les écrivains qui n'ont pas «commis la faute originelle de se divulguer» et ceux «qui écrivent pour publier, (qui) fabriquent très délibérément un objet manufacturé, conçu pour un certain public et destiné à être mis en vente, sous un aspect étudié, à une date convenable¹». Sans doute doit-on se garder de mépriser les gens de théâtre qui, parce qu'ils désirent rejoindre le plus de spectateurs possible, obéissent à certaines stratégies de mise en marché, mais le critique a-t-il le *droit* d'envisager la production théâtrale comme un «objet manufacturé»? Il n'est pas là pour informer ni pour «témoigner de sa lecture» — il ne saurait être question de faire le procès d'un spectacle —, il ne devrait pas viser à s'assurer la complicité du lecteur et à le rallier au jugement qu'il exprime, son art — oui, je dis bien son art — consiste, comme l'écrivait Hélène Cixous, à tendre «des mots en direction des choses, comme des doigts infiniment attentifs, qui n'attrapent pas, qui attirent et laissent venir²». Son travail, créateur, semblable à celui de l'artiste, consiste à «approcher, effleurer, toucher, faire entrer, présenter, donner, prendre, faire venir les choses³». Oui, la critique est une activité d'écriture, d'écriture dévoilante qui tente de nommer ce qui est étranger ou si proche. Inutile et indispensable, disait Jean Cocteau de la poésie. Ainsi en est-il de la critique, qui permet de nourrir un rapport ouvert avec le devenir de l'art.

Corps écrit et me permets d'en recommander la lecture. Certains essais sont un peu scolaires ou ramènent des clichés maintes fois ressassés, les textes poétiques sont plutôt anodins mais les textes de Jean Bellemin-Noël («Entre les lignes») et de Pierre Bayard («De l'interprétation à l'incompréhension. Textanalyse et pragmatique»), qui posent la question du sujet critique s'élaborant dans sa relation avec le texte et dans celle qu'il entretient avec son lecteur, valent à eux seuls le détour.

stéphane lépinc

Je sens que je m'éloigne de mon sujet et que je profite de l'espace qui m'est alloué pour exposer mes propres idées sur la critique. Je reviens donc à ce numéro de la revue

1. Michel Tournier, *le Vol du vampire, notes de lecture*, Paris, Mercure de France, 1981, p. 9-10.

2. Hélène Cixous, *Vivre l'orange*, Paris, Éditions des femmes, 1979, p. 17.

3. *Idem*, p. 105.